

LE PÈRE FERNAND LINDSAY, NOTRE MERLIN DE LA MUSIQUE

Robert Massé, CSV

Pour nous, ses disciples et admirateurs, qui buvions à chacune de ses paroles et imitions même ses gestes, l'audition musicale hebdomadaire était comme le carrosse de

Cendrillon, rempli de découvertes et de trésors qui ruisselaient de son cerveau et de son creur fraternel. Une semaine durant, il avait concocté une potion qui nous laissait sur notre faim tout en nous faisant espérer celle de la semaine suivante.

Quand, dans un superbe français, il laissait ses « r » bien grassement comme il aimait le faire avec amitié, nous savions, ce soir-là, que nous aurions droit à des rencontres passionnantes ; Brahms, Borodine ou Balakirev.

Ses petits yeux rieurs, d'une ouverture que je me plaisais à qualifier d'asiatique, nous conviaient à une farandole d'une

heure qui laissait le cœur tout chaviré. Nous n'étions pas, pour aucun d'entre nous, des connaisseurs mais son humilité lui faisait nous poser des questions dont il feignait ne pas connaître la réponse. De quelle fierté il savait nous auréoler.

Oui, c'était bien là « démocratiser » ce que d'autres appelaient « la grande musique ». Que dire aussi de ses mains potelées tenues en geste d'offrande, de ses doigts recourbés, comme ceux des maîtres du violon, qui nous apprenaient à deviner le diamant d'un soir offert en toute gratuité.

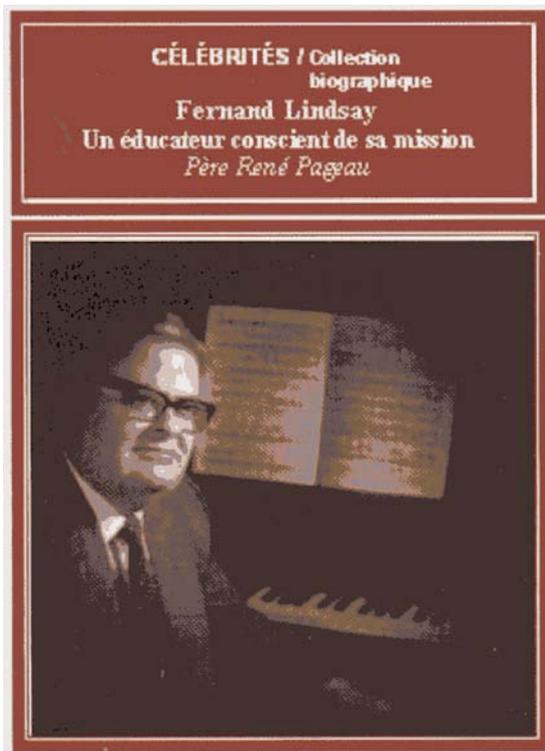
Pour le passage difficile d'une partition, je m'en souviens, il se mettait au piano et égrenait les mesures en question et le tour était joué. Un magicien que nous admirions ! Avec lui, on entrait au palais des Muses sans être timorés, car le père Fernand nous précédait à chaque fois.

Débordé d'activités et d'enseignement, comme nos maîtres l'étaient tous, il aurait pu trouver des excuses et reporter à la semaine suivante la portion qu'il gardait pour notre âme musicale. Et pourtant, non content de ce lundi attendu de tous, sa générosité concoctait déjà, pour les samedis de grisaille, un programme plus difficile qui se nommait : Bartok, Dohnanyi ou Stravinsky. Un vrai délire pour nos oreilles habituées aux déhanchements d'Elvis et aux ballades de Michel Louvain. Malgré quelques soubresauts de chaises, malgré la révolte de l'oreille interne, personne n'osait quitter la salle avant la fin de l'audition. C'est ainsi que nous allions ensuite nous coucher tout en se disant que le Père, ce soir-là, nous avait bien eus avec ce que nous appelions « le Jnassacre du tympan » de Stravinsky ! Pourtant, la chaleur de ses présentations nous aidait même à aimer ces « innovations ».

Enfin, la liste des bonheurs avec lui partagés se ferait longue si je devais épeler les heures incalculables de joie engrangée lors de nos répétitions chorales. Tout y passait ; il touchait à tout sans crainte aucune : Gesualdo, Palestrina, Mozart et Bach, bien sûr. Il aurait dû savoir que nous n'étions pas si forts que cela. Mais la confiance qu'il nous manifestait nous donnait des ailes.

Cher P. Fernand, comment pourrions-nous vous oublier !

Et l'autre maître ès musique, le P. Brunelle ! Vous deux avez façonné la mélodie qui chante toujours dans nos creurs et que j'ai voulu porter en terre taïwanaise pendant 35 ans. 8



Le P. René Pageau vient de rendre un magnifique hommage au père Fernand Lindsay, dans le 117^e cahier de la prestigieuse collection des Célébrités. Son geste ne pouvait qu'éveiller plein d'harmoniques dans le cœur du père Robert Massé.